



Juste le tour du monde

Bruno d'Halluin



Juste le tour du monde

du même auteur
chez le même éditeur

*Jón l'Islandais (2010), roman**

*L'égaré de Lisbonne (2014), roman**

La Volta, au Cap-Horn

dans le sillage des grands découvreurs (2015), récit de voyage

**Aussi disponibles en Points Seuil.*

L'auteur de cet ouvrage a bénéficié d'une bourse d'écriture de la Direction régionale des affaires culturelles Auvergne-Rhône-Alpes et du Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes.

Bruno d'Halluin

Juste le tour du monde

roman

GAÏA ÉDITIONS

L'éditeur tient à remercier M. Loïc Josse pour sa relecture.

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Illustration de couverture :
© 123rf/Teresa Kasprzycka

© Gaïa Éditions, 2019.
ISBN 13 : 978-2-84720-921-1

Préambule
Un nouvel océan derrière la forêt vierge

C'était au temps des grandes découvertes.

Dans le courant du xv^e siècle, un prince d'un petit pays du sud-ouest de l'Europe décida de repousser les limites des cartes médiévales. Année après année, l'infant Henrique de Portugal envoya inlassablement des bateaux explorer la côte africaine, chaque expédition toujours plus loin vers le sud. On finit par franchir, au-delà des îles Canaries, le cap Bojador : en cette année 1434, des voiles marquées de la croix rouge de l'Ordre du Christ pénétraient dans la mer ténébreuse aux flots encore jamais parcourus.

Au large de l'Afrique, ces navigations inédites se confrontèrent aux vents dominants qui soufflaient du nord-est, défavorables au retour. Les Portugais adoptèrent alors un voilier adapté à affronter ces vents contraires grâce à sa légèreté et à ses voiles latines : la caravelle. Surtout, les intrépides marins lusitaniens s'engagèrent sur une route maritime jamais suivie jusqu'alors : plutôt que de s'éreinter à lutter contre les éléments pour rentrer à Lisbonne, les caravelles s'enfoncèrent de plus en plus profondément au cœur de la mer océane, où elles trouvèrent des vents et des courants plus favorables à leur retour. Ainsi, on tirait un long bord vers les Açores avant de repiquer vers le Portugal. On appelait cette vaste boucle la « volte du grand large » : pour la première fois on acquérait une compréhension du climat à l'échelle de l'océan et, de mémoire de chrétien, jamais on n'avait auparavant navigué ainsi parfois plus d'un mois sans voir la terre. Dès lors, la découverte maritime du monde était lancée.

Peu à peu, les cartes marines secrètes du Portugal s'enrichissaient de nouveaux toponymes aux sonorités exotiques :

îles du Cap-Vert, São Tomé, Congo... Enfin, en 1488, Bartolomeu Dias découvrit le cap des Tempêtes : l'Afrique avait une fin à son sud. Dix ans plus tard, Vasco de Gama suivit la « grande volte » de l'Atlantique sud, dont les vents favorables le firent approcher, sans qu'il le vît, un nouveau continent, puis le portèrent à son tour jusqu'à ce grand cap aux confins du monde, rebaptisé « Bonne-Espérance » par le roi. Alors, le glorieux capitaine prolongea le sillage des bateaux portugais jusqu'au cœur de l'océan Indien : Mozambique, Mombasa, Mélinde, Calicut même !

Entretiens, un Génois audacieux avait proposé au puissant voisin espagnol de rejoindre les Indes par la route opposée, celle du ponant. Une route hasardeuse dont on ne savait rien et où personne ne s'était jamais risqué, même si des légendes nordiques évoquaient des terres brumeuses et incertaines aperçues du côté du couchant.

Ainsi, Christophe Colomb atteignit en 1492 des îles qui, à n'en pas douter, se trouvaient dans les parages des Indes décrites par Marco Polo deux siècles plus tôt. Dès lors, l'Espagne envoya de nouvelles flottes qui explorèrent peu à peu ces îles, puis ce qui ressemblait à un continent. Pendant ce temps, la première colonie s'organisait sur l'île d'Hispaniola, où l'on distribuait aux Espagnols des parcelles de terre ainsi que les indigènes qui y vivaient. Ceux-ci furent exploités et réprimés jusqu'à leur dernier souffle : quinze ans après la découverte, il ne restait pas un dixième de ces Indiens.

Les Indes ?

Un Florentin, embarqué dans des expéditions ibériques parties reconnaître ces côtes vers le sud, en doutait et le fit savoir : Amerigo Vespucci parla de ces terres comme d'un « Nouveau Monde » et son prénom apparut pour la première fois en 1507 sur une carte, une mappemonde dessinée au pied des Vosges par un religieux allemand.

À ce moment-là se trouvaient à Hispaniola de jeunes colons qui peinaient à se contenter d'exploiter leur lopin, et qui avaient du mal à tenir en place, surtout quand des navires revenaient au port après avoir reconnu des côtes prometteuses, là-bas, plus à l'ouest. Parmi eux, on pouvait croiser un certain Vasco Núñez de Balboa, ou encore un Hernán Cortés, qui se voyaient davantage un destin de glorieux conquistador que de paisible agriculteur.

On pressentait que ces côtes plus lointaines formaient un littoral derrière lequel pouvaient s'étendre des contrées plus grandes et plus riches que celles qu'on avait explorées jusqu'alors. Mais avant de s'y tailler des territoires, des îles restaient à coloniser et les Espagnols s'apprétaient, en cette année 1511, à faire subir à Cuba le même sort qu'à Hispaniola.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la terre, les Portugais s'emparaient de Malacca, aux confins orientaux de l'océan Indien. Sans doute ensuite atteindrait-on la Chine et, peut-être, le Japon – le Cipango fabuleux de Marco Polo.

On racontait à Malacca qu'au-delà s'étirait une mer immense.

Les Espagnols n'étaient pas en reste. Bientôt, Vasco Núñez de Balboa allait découvrir derrière la forêt vierge « l'autre mer tant cherchée et jamais vue ». Bientôt, Hernán Cortés allait anéantir un empire, où des prêtres juchés sur des pyramides ouvraient la poitrine des sacrifiés afin d'en extraire le cœur encore battant réclamé par leur Dieu-Soleil, un empire jamais décrit par les voyageurs de l'Asie.

On était bien face à un nouveau continent, et au-delà s'étendait un nouvel océan.

Près d'Évreux (Normandie), été 1523

Le marcheur s'arrêta en bordure d'un champ de blé. Il se saisit de son outre andalouse en peau de bouc et l'amena à sa bouche, pour se désaltérer du cidre dont il l'avait remplie à sa dernière étape.

Il était de retour au pays.

De nouveau, le voyageur observa le vert de l'herbe et le jaune des épis : la moisson ne serait pas formidable. Il prit son casse-croûte, se mit à mâcher lentement et ferma les yeux. Soupirant d'aise, il s'emplit du goût du pain et du fromage, du chant des oiseaux et du bruissement des blés, des odeurs familières de la campagne normande.

Son esprit mesura le chemin parcouru depuis qu'il en était parti, des années auparavant.

Cet homme avait fait le tour du monde.

Il avait marché sur des terres encore jamais foulées par des chrétiens, navigué sur des mers encore jamais sillonnées, échappé à bien des dangers, traversé le plus vaste des océans.

Comment en était-il arrivé à accomplir tout cela ?

Il reprit une gorgée de cidre, puis laissa de nouveau vagabonder son esprit. Il y revit passer les étapes importantes de sa vie d'avant, celles qu'il avait vécues en ce pays normand et qui l'avaient mené sur les chemins de l'aventure.

Première partie
Bretagne et Normandie

I

*Environs de Saint-Aubin-du-Cormier (Bretagne), 28 juillet
1488*

Quand il perçut la première lueur de l'aube, Yann Bihan se dressa sur son coude puis s'adossa au muret de grosses pierres qui lui avait servi d'abri contre les airs nocturnes. Il avait peur.

Il jeta un regard machinal vers le ciel où les étoiles scintillaient encore d'un bel éclat, observa ses camarades qui dormaient sur l'herbe, leurs armes éparpillées autour d'eux. Certains ronflaient, d'autres remuaient mollement ou nerveusement. Il se mit debout en s'appuyant sur le muret, enjamba quelques corps allongés et dirigea son pas vers le bord du coteau. On entendait des chants d'oiseaux, venant du feuillage des arbres qui parsemaient la lande. De l'autre côté de la vallée, on distinguait le contour des collines, derrière lesquelles un nouveau jour pointait. Derrière lesquelles aussi s'approchait l'armée française. Il pensa à sa femme et à ses trois fils, surtout le petit dernier qui venait de naître et qu'il avait à peine eu le temps de prendre dans ses bras. Son ventre se noua de nouveau. Oui, il avait peur. Bien plus que quand il avait fallu défendre la Bretagne sur la mer ou sur la côte.

La veille, il s'était confessé, comme beaucoup d'autres, auprès de l'un des prêtres qui accompagnaient les troupes. Il n'avait pas trouvé grand-chose à lui avouer. Juste le fait qu'ils avaient, Guillo et lui, revendu du poisson frais dans une crique près de Bourg-de-Batz alors qu'ils devaient le faire au port. Le capitaine du Croisic, mis au courant on ne savait comment, le leur avait rudement reproché. C'était peut-être pour ça qu'ils avaient été affectés aux renforts de francs-archers réclamés par le duc et envoyés à Rennes

où l'armée s'était regroupée. La plupart des autres marins étaient restés à la garde de la côte.

La lumière rasante de l'aurore éclaircissait le paysage. Yann se surprit à en admirer la beauté. Côté sud, la vallée du Couesnon s'étendait au pied de collines couvertes de landes, de bois et de rocailles. Puis la rivière se frayait un chemin tortueux parmi des roches escarpées en direction de Vieux-Vy. Au-delà du village, son cours s'apaisait, ses berges adoucies se perdaient vers le nord au creux de prairies encore brumeuses.

Des rayons dorés jaillissaient entre les crêtes, annonçant l'arrivée du soleil. Selon des messagers parvenus la veille au camp, le gros de l'armée française s'apprêtait à quitter Fougères dont elle s'était emparée quelques jours plus tôt.

Les grognements des hommes s'amplifiaient à mesure que leurs supérieurs les réveillaient en leur aboyant des ordres, en leur secouant les épaules ou en leur bottant les fesses. Yann revint prestement vers le muret de pierre pour rejoindre sa compagnie et récupérer ses armes et sa cuirasse.

Des groupes convergeaient vers le coin de lande où stationnaient les charrois de ravitaillement, auprès desquels s'activaient les cantiniers. Les hommes encore ensommeillés arrivaient de tous côtés. Les plus chanceux ou les plus profiteurs avaient trouvé de la place pour la nuit chez l'habitant. D'autres avaient monté des tentes, mais la plupart étaient restés dormir dehors car il faisait bon. Les principaux officiers, eux, avaient logé dans le manoir de la seigneurie d'Orange.

La distribution de nourriture avait commencé et des files se mettaient en place tant bien que mal. On y entendait parler, plaisanter ou vociférer en breton et gallo, mais aussi en gascon, basque, castillan, allemand, anglais : le duc de Bretagne avait fait appel à tous ses alliés. Un groupe

de nobles bretons, à l'écart, discutait en français. Yann interpella Guillo :

– Tu crois que ça va suffire, tous ces gens venus de partout, contre l'armée du roi ?

– On verra bien, répondit son beau-frère. Mange donc et te pose pas tant de questions.

Mais ils n'avaient guère faim ni l'un ni l'autre.

L'armée bretonne se mit en mouvement. Les hommes de pied sanglèrent leur cuirasse autour du torse : ceux du Croisic avaient de solides brigandines car la ville ne lésinait pas sur l'armement de ses habitants. Les plaquettes métalliques rivetées entre les deux couches de tissu garantissaient une certaine protection, mais pesaient lourd. Puis ils enfilèrent leurs hoquetons. Yann ressentait toujours un peu de fierté quand il revêtait cette casaque de livrée aux couleurs de la Bretagne : une grande croix noire sur fond blanc. Enfin, ils prirent leurs casques et leurs armes. Yann glissa son épée dans son fourreau et ramassa son arc et son carquois. Guillo passa la main sur le manche de sa dague, puis saisit la longue hampe en bois de sa guisarme toute neuve qu'il fit glisser entre ses paumes jusqu'à la pointe. Il en vérifia le double tranchant en y passant le bout des doigts, s'attardant sur l'éperon latéral qui pouvait aussi bien servir à désarçonner un cavalier qu'à couper les jarrets de sa monture. Puis ils se mirent en marche, obéissant à l'ordre de leur capitaine.

Peu après le départ, une autre compagnie de fantassins les doubla : c'étaient des gars du Léon. Yann les estimait car il avait pu apprécier leur dévouement lorsque, l'année précédente, ils s'étaient spontanément levés en masse avec les gens de Cornouaille pour aller défendre le duc à Nantes assiégée par les Français. Cependant, les seigneuries de là-bas étaient moins riches que celles situées autour des grandes villes ou des places fortes des Marches de Bretagne,

et ça se voyait : Guillo, non sans une moue de dédain, comparait son arme rutilante avec les vouges rustiques des paysans bas-bretons, qu'ils avaient bricolées en fixant au bout de longs bâtons irréguliers des socs de charrue ou d'autres pièces d'outils agricoles. Certains n'avaient que des faux ou des haches. Il leur lança au passage quelques railleries sur le peu de garantie que lui inspiraient leurs cuirasses démodées, épaissies davantage par le tissu que par le métal :

– Normal que vous marchiez plus vite que nous, avec le peu de ferraille que vous avez dans vos jaques !

Entre bretonnants, on arrivait toujours à se comprendre malgré les différences de dialectes. Dans les rangs léonards, on protestait ou on rigolait. Parmi eux, quelques fils de riches laboureurs se décalèrent pour exhiber un armement impeccable, supérieur même à celui de Guillo. Celui-ci interrompit tout à fait ses fanfaronnades quand il vit s'approcher les grands chefs de l'armée sur leurs chevaux, à la fois pour éviter de se faire rappeler à l'ordre et parce que son attirail de guerre lui parut soudain bien modeste.

Le duc de Bretagne François II, qu'on disait fatigué, ne s'était pas déplacé, laissant le commandement à ceux de la haute noblesse bretonne et française qui lui étaient restés fidèles ou s'étaient ralliés à lui. C'étaient ceux-là qui dépassaient au petit trot les francs-archers du Croisic et de Guérande. Quand les illustres cavaliers se furent un peu éloignés, les commentaires allèrent bon train parmi la troupe.

– Non mais regarde-les, ceux-là. On est mal partis, à être commandés par des hommes qui peuvent pas se sentir. Il paraît qu'ils sont jamais d'accord sur la stratégie, et c'est pas bien rassurant.

– Ouais, c'est jamais bon d'avoir trop de chefs. Il y a quelques jours au campement, ils ont bien failli en venir aux armes.

– M'est avis qu'ils se disputent surtout au sujet de notre petite princesse Anne, intervint Guillo. Ils ont tous leur idée sur qui doit la marier.

– Faut dire que c'est un beau parti, l'héritière de notre pays ! Y a plus d'un seigneur ici qui l'a demandée au duc.

– Ou à qui le duc l'a promise en échange d'hommes de guerre pour nous aider.

– Elle n'a que onze ans !

– Oui, mais déjà du caractère ! Le sire d'Albret la voudrait bien pour lui, mais on dit qu'elle le repousse parce qu'il la dégoûte.

– Je la comprends : vous avez vu comme il est moche et gras ? Faut dire, il approche de la cinquantaine.

– Et puis t'as vu sa gueule ? Toute couperosée. J'espère que la princesse va tenir, on veut pas de ce Gascon ici !

– En plus il est boiteux.

– Petit, vieux, laid, ventru, boiteux, couperosé... Ah, c'est complet !

– Oui mais il est riche, et il a amené ici avec lui dans les trois mille hommes. Il a tout de même du sang breton, et notre maréchal de Rieux roule pour lui.

– Parlons-en, de celui-là ! Il a trahi plus d'une fois. Un coup contre le duc, un coup avec.

– Il est jaloux des princes français que notre duc a accueillis à bras un peu trop ouverts, voilà tout.

– Ouais, comme ce duc d'Orléans, Louis. Je m'en méfie, de celui-là. On dit qu'il voulait la régence du royaume de France, et comme ça n'a pas marché il est venu se réfugier chez nous.

Guillo prenait une part active à ces échanges. Yann reconnaissait bien là son compère : parmi les manants des quais du Croisic, c'était toujours lui le mieux informé de ce que racontaient les notables, et il ne manquait pas de donner des avis péremptoires sur les affaires du pays. Ce dont il ne

se privait pas en ces temps de guerre, où le peuple s'inquiétait et peinait à comprendre les jeux d'alliances mouvantes et complexes auxquels s'adonnaient les puissants.

La veille, on avait frôlé la désertion massive des Bretons car le bruit avait couru que les princes français ralliés au duc jouaient un double jeu au service du roi. Yann avait hésité à participer à la rébellion, espérant peut-être ainsi éviter la bataille meurtrière qui s'annonçait. Mais Guillo disait qu'il ne fallait pas croire ces rumeurs et ils étaient finalement restés dans le rang. Cependant, pour empêcher la débandade et calmer les esprits, Louis d'Orléans avait promis de combattre à pied, parmi les lansquenets allemands envoyés par Maximilien d'Autriche. Et Jean de Chalon s'était engagé à se battre au côté des fantassins bretons. Voilà avec quoi Yann tentait de se rassurer.

Les troupes avançaient vers le sud. Guillo prédisait que si on perdait la bataille désormais imminente, la France pourrait, une fois pour toutes, faire main basse sur la Bretagne.

– Ça, jamais !

La sombre prévision avait sorti Yann de son mutisme. D'autres reprèrent :

– Malédiction rouge aux Français !

Le capitaine entendit la détermination de ses hommes avec une mimique de satisfaction, mais donna l'ordre de se calmer : il fallait éviter qu'une telle imprécation arrivât aux oreilles des princes français alliés. Jean de Chalon n'était pas loin et pourrait ne pas apprécier. Guillo lança un clin d'œil au chef de son groupe :

– Ce Jean de Chalon, il est bourguignon par son père mais c'est aussi le neveu de notre duc : il est sorti d'un ventre bien breton.

– Ouais, y a pas de meilleurs ventres, on en vient tous ! renchérit un autre.

Les hommes approuvèrent bruyamment. Leur supérieur, qui lui-même sortait d'un tel ventre, sourit en coin mais ordonna fermement de parler plus bas et s'éloigna.

Yann écouta distraitement le débat qui suivit au sujet de la présence des troupes du sire Alain d'Albret : des Gascons, des Basques, des Castillans. Guillo disait qu'on ne pouvait pas se passer de tels renforts, mais d'autres rapportaient que « le Couperosé », comme ils l'appelaient tous désormais, avait laissé ses hommes se livrer à des exactions sur la population, dès leur débarquement en Cornouaille plus de deux mois auparavant. Certains frémissaient à cette évocation : quand les gens de guerre se comportaient mal, cela signifiait pillages, brutalités, viols.

Après deux lieues de marche, le capitaine donna l'ordre de faire halte juste au-delà d'un petit étang. C'était là qu'on allait attendre l'armée française.

Du pain fut prestement distribué aux troupes, et aussi beaucoup de vin, ce qui n'était pas bon signe : les chefs ressentaient le besoin de stimuler le courage des futurs combattants.

Yann balaya du regard la zone où allait probablement se dérouler la bataille. Devant eux, vers le sud, la lande descendait en pente douce jusqu'au lit d'un ruisseau, entre une forêt de chênes à droite et un petit bois de taillis à gauche. Des blocs de granit émergeaient çà et là. Les buissons d'ajoncs conservaient quelques fleurs jaunes et se mêlaient aux touffes de bruyère rose qui tapissaient la lande herbeuse. Il se prit le front dans la main. « C'est peut-être ici que je vais faire de ma femme une veuve et de mes fils des orphelins. » Cette pensée l'obsédait depuis plusieurs jours. Il songea au petit dernier, le bébé qu'il revoyait, si fragile, dans ses bras.

Guillo se rapprocha de Yann et tenta de le sortir de son abattement :

– Tu te souviens, l’an dernier, à Vannes, du bon tour qu’on a joué aux Français ?

Son ami esquissa un sourire puis se rembrunit.

– Oui, on faisait partie des équipages qui ont tiré le duc en personne des griffes des Français.

– On l’a embarqué juste avant qu’ils prennent la ville. Il a fallu attendre la marée pour pouvoir s’approcher, ça a été limite !

– Et pour ces bons services rendus on nous envoie ici au casse-gueule.

Guillo prit Yann par l’épaule.

– Eh, le duc nous a quand même payé un bon gueuleton quand on l’a ramené entier au Croisic... Allons, sérieusement, à chaque fois qu’on a eu affaire aux Français, on s’en est bien sorti. Après Vannes, on a rembarqué pour aller défendre Nantes. On s’est tellement bien battus que ces chiens ont fini par lever le siège et rentrer chez eux. On a encore sauvé notre duc, et son château, sa capitale ! Et les bourgeois de la ville nous en ont été bien reconnaissants, tu te souviens de tous ces tonneaux de claret et de blanc qu’ils ont mis en perce ?

– Guillo... À Vannes, à Nantes, on était sur des bateaux, c’est pas pareil... Et puis mes deux grands étaient déjà en âge d’embarquer pour la pêche. Là, il y a le bébé... C’est pas pareil.

Les Bretons et leurs alliés étaient en place. L’avant-garde se tenait prête sur le flanc gauche, le long du petit bois. Yann et Guillo se trouvaient au centre, avec le gros des troupes : Bretons, Gascons et Allemands. Ils étaient néanmoins séparés car on avait scindé leur compagnie en sections d’archers et de guisarmiers. Sur le côté droit, en bordure de forêt mais en retrait du côté des charrois, l’arrière-garde ne paraissait guère fournie et il semblait y avoir par là davantage de cantiniers et de valets que de véritables combattants.

La cavalerie s'était répartie entre les différentes composantes, mais restait plutôt en arrière et sur les ailes. Les hommes parlaient peu. Quelques commentaires furent cependant échangés.

– Les cavaliers se tiennent prêts à intervenir là où on aura besoin d'eux, observa un jeune qui voulait se rassurer.

– Prêts à s'enfuir au besoin, tu veux dire, grommela un vétéran. C'est toujours pareil : la piétaille en première ligne.

Ils virent apparaître les premières compagnies françaises qui sortaient rapidement du couvert d'un gros rocher à la limite du bois. L'armée ennemie se mettait en place, à moins d'un quart de lieue en face d'eux. Ils étaient nombreux.

Aux premiers tirs d'artillerie, Yann et ses camarades se jetèrent dans les creux du terrain, où ils se tinrent recroquevillés. Les boulets s'abattaient autour d'eux, levant des nuages de terre et de poussière. Yann vit des hommes déchiquetés par un impact. Il savait qu'il fallait tenir jusqu'à ce que l'averse se calme, et qu'ensuite il faudrait sans doute se battre au corps-à-corps.

Les coups de canon se firent moins fréquents. Le maréchal de Rieux envoya l'avant-garde se ruer sur l'ennemi. Celui-ci sembla reculer, alors que fut relayé l'ordre d'attaquer, venu du sire d'Albret. Yann, comme les autres, se précipita vers l'avant en criant « Saint Samson ! Saint Samson ! », le saint du jour, l'un des protecteurs du duché. Tout à coup, il vit la cavalerie française charger sur la droite, il vit que les lansquenets allemands s'étaient écartés, voulant sans doute se mettre à l'abri des boulets qui fusaient encore, mais laissant un vide entre les lignes ducales. Les cavaliers s'engouffrèrent dans cette brisure. Yann et les autres archers envoyèrent quelques flèches, mais bientôt ce fut le choc avec les fantassins ennemis. Les épées fendaient l'air, qui s'emplissait du fracas métallique des armes et des cris de rage ou de douleur. Yann luttait contre un robuste gaillard qui jurait

dans une langue gutturale, probablement un mercenaire suisse. Il reçut un rude coup d'épée sur le thorax, qui ne le blessa pas car sa brigandine le protégea, mais qui le fit tomber en arrière. Comme son adversaire se précipitait sur lui, il mit toute son énergie à esquiver et à lancer son épée vers les jambes de l'assaillant. Celui-ci hurla, mit la main sur sa cuisse rougie par le sang, Yann en profita pour se relever. Il jeta un regard circulaire autour de lui. Ça se présentait mal : les cavaliers de l'armée française semblaient avoir mis en déroute l'arrière-garde et prenaient les troupes bretonnes à revers. Pour éviter l'encerclement, celles-ci se débandaient vers le bois. Yann se dit qu'il vaudrait peut-être mieux courir là-bas aussi. Mais dans son entourage immédiat les Bretons résistaient furieusement. Il aperçut Jean de Chalon, bien protégé par son harnois, égorger un Français. Il se remit en position de combat. Le Suisse ne parvenait pas à se relever, il fallait l'achever. Mais deux de ses compagnons vinrent à la rescousse, les Bretons reculaient, les mercenaires se jetèrent sur Yann, il trébucha, reçut un choc sur le casque, d'autres coups sur le corps, une dague lui trancha l'aine, faisant gicler le sang. Tout se brouilla.

Au même moment, à un peu plus de trente lieues de là, dans une maison du Croisic non loin du port, le petit Stefan tétait goulûment le sein de sa mère.

Juste le tour du monde

Bruno d'Halluin

Stefan est fils d'un pêcheur breton tombé au front pendant la guerre contre les Français. Richard, dont la mère meurt en couches, est fils de paysan normand. Tous deux viennent au monde à la fin du XV^e siècle.

Les apprentissages de la vie, les coups de pouce du destin et leur refus d'une existence toute tracée vont peu à peu les amener à s'éloigner de leur terre natale.

C'est dans la bouillonnante Séville, port et porte des Indes, que les deux hommes vont se rencontrer.

Ils ignorent alors qu'ils embarqueront bientôt aux côtés de Fernand de Magellan, dans une aventure extraordinaire qui fera d'eux le premier Français et le premier Breton autour du monde. Un exploit qui a désormais 500 ans.

Bruno d'Halluin est né à Annecy en 1963. Entre ses voyages au long cours, il réside en Haute-Savoie et se consacre à l'écriture de romans d'aventures historiques.

Il est l'auteur d'un récit de voyage *La Volta*, et de deux romans, *Jón l'Islandais* (2010) et *L'égaré de Lisbonne* (2014), lauréats de nombreux prix.

V-19 • 22 €



9 782847 209211